

ZHU GUOFU, LE PÈRE DU COMBAT LIBRE EN CHINE



Zhu Guofu compte parmi les plus importantes figures du monde des arts martiaux dans la Chine républicaine. Disciple du grand Sun Lutang, spécialiste du *xingyi quan* (poing de la forme et de la pensée), il fut le premier artiste martial chinois à se lancer dans une étude sérieuse de la boxe anglaise qu'il finit par intégrer à ses programmes d'entraînement et d'enseignement. À ce point de vue, il peut être considéré comme le père des formes de combat libre qui allaient aboutir à la création du *sanda* moderne. Pourtant, l'œuvre de ce grand réformateur est occultée par une dimension fabulatrice qui favorisa, via l'industrie cinématographique, la diffusion du « kung-fu » en Occident¹. Il est donc grand temps de rappeler le rôle pionnier de Zhu Guofu non seulement dans le domaine du combat mais aussi de la pédagogie, certains de ses élèves comptant parmi les plus illustres experts qui participèrent aux nouvelles codifications des arts martiaux dans la Chine de Mao : Zhang Wenguang, Wen Jingming et Jiang Haoquan pour ne citer que ces quelques noms. En outre, il fit preuve d'une ouverture d'esprit exceptionnelle en ouvrant la boxe anglaise à la pratique féminine, une innovation qui bousculait les préjugés de son époque tant en Chine qu'en Occident.

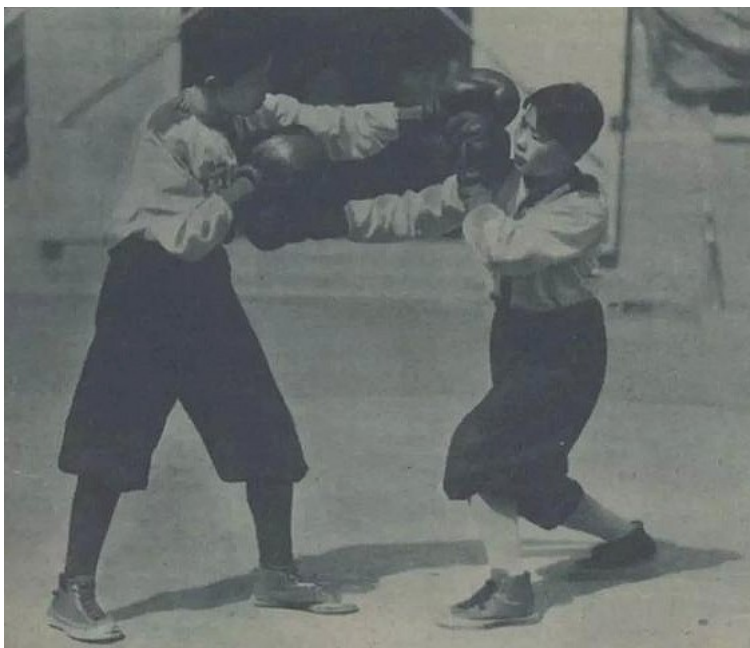
Enfiler les gants

Zhu Guofu 朱国福 vit le jour le 5 janvier 1891 dans le comté de Dingxing 定兴县 de la province du Hebei qui se trouve entre Pékin et la ville de Baoding. Attiré par les arts martiaux dès son enfance, il fut d'abord initié à la boxe Shaolin sous la férule de Zhang Changfa 张长发 et de Wang Youheng 王有恒 avant d'être présenté au célèbre Ma Yutang 马玉堂 de l'école *xingyi* 形意 (forme et pensée).

¹ Dimension fabulatrice mise en avant dans l'exposition « Ultime Combat-Arts Martiaux d'Asie » du musée du Quai Branly à Paris (du 28 septembre 2021 au 16 janvier 2022).

Ce dernier développa les compétences du jeune homme dans les domaines du pugilisme et de la lutte avant de l'introduire auprès de Li Cunyi 李存义 et Zhang Zhaodong 张兆东 dont l'Association des guerriers de Chine (Zhonghua wushi hui 中华武士会) dominait alors la scène martiale. En 1917, il devint le disciple du patriarche Sun Lutang 孙禄堂 qui lui transmit les arts internes du taiji quan et du *baguazhang* 八卦掌, « paume des huit trigrammes ». Ainsi, il reçut les enseignements des plus grands maîtres de la Chine du Nord, son propre accomplissement devenant un modèle pour ses trois jeunes frères, Guolu 国禄 (1900-1972), Guozhen 国祯 (1904-1949) et Guoxiang 国祥 (1911-1983), qui le suivirent dans cette voie.

De constitution robuste et rompu aux arts martiaux les plus efficaces, Zhu Guofu fut dès 1915 amené à jouer le rôle de garde du corps. Huit ans plus tard, Li Cunyi lui demanda d'escorter jusqu'à Shanghai Zhuo Xiaohuai 周孝怀, alors conseiller du président de la République chinoise Li Yuanhong 黎元洪. Son arrivée dans la cité cosmopolite coïncida avec un tournoi de boxe anglaise auquel il assista². Selon certains, il aurait même pris part avec succès à un combat qui l'opposa à un boxeur russe³. Autant intrigué qu'impressionné par ce sport de combat, il chercha un professeur qu'il finit par trouver au sein de la communauté étrangère⁴. Dès lors, il s'appliqua à étudier l'art pugilistique occidental qu'il contribuera à propager en Chine, y compris en développant la pratique féminine, cela en le plaçant au même niveau que le *xingyi quan*. Tout à sa nouvelle passion, il initia ses frères à la rude discipline du *sparring* qui présentait l'avantage de pouvoir expérimenter l'efficacité des frappes. Par la suite, il intégra complètement ce type d'entraînement à son enseignement, se faisant l'avocat du combat libre avec des protections telles que casques et plastrons, une innovation pour l'époque⁵. L'historien Gu Liuxin 顾留馨 rapporta que pour éviter de froisser le grand maître Sun Lutang lors de ses visites, les frères Zhu faisaient disparaître leurs équipements modernes et se consacraient exclusivement aux exercices classiques. Mais dès que celui-ci repartait, ils ressortaient leurs gants pour reprendre de plus belle leurs assauts...



Boxe féminine en Chine républicaine

2 La boxe anglaise était désignée comme « boxe occidentale » (*xiyang quan* 西洋拳). Le premier Chinois à se faire connaître dans le monde de la boxe fut le Cantonais Chen Hanqiang 陈汉强 (1891-1958) qui grandit en Australie où il apprit la boxe et remporta un championnat national. À la fin des années 1920, il fut invité à Shanghai par l'Association sportive Jingwu (Jingwu tiyu hui 精武体育会).

3 Le compte rendu de sa victoire face à un boxeur russe figurerait dans les journaux *Shenbao* 申报 et *Xinwanbao* 新晚报 parus le 13 août 1923. Je n'ai malheureusement pas pu consulter ces quotidiens.

4 Il est probable que Zhu eut plusieurs instructeurs, des Européens mais aussi un Philippin. La boxe s'était développée plus tôt aux Philippines avec succès comme l'atteste la victoire en 1923 à New York de Francisco Villaruel Guilledo (alias Pancho Villa), premier champion asiatique à remporter le titre de champion du monde des poids mouches.

5 Un Bruce Lee préconisant l'utilisation de protections vers le milieu des années 1960 n'avait donc rien inventé.

Les trois prodiges de la famille Zhu

Bien entendu, Zhu Guofu combina d'une certaine manière la boxe anglaise avec le *xingyi quan* adoptant certains principes de ce dernier comme l'abaissement des épaules, des coudes et du souffle. Installé à Shanghai et très actif dans les cercles martiaux, il commença à enseigner les deux disciplines conjointement dans son Association pour l'étude des arts martiaux chinois (Zhonghua wuxue hui 中华武学会) où le rejoignit d'abord son cadet Guolu. Le troisième de la fratrie, Guozhen, arriva en 1928 avec Sun Lutang qu'il accompagnait en qualité de disciple. Très vite, le jeune homme se laissa également gagner par la fièvre combative de son aîné et enfila les gants. C'est ainsi que les trois frères Zhu se préparèrent pour un évènement sportif qui allait voir leur consécration en octobre 1928 : le premier tournoi national de *guoshu* 国术 (arts nationaux, c'est-à-dire martiaux) organisé par le gouvernement national de Nankin (1927-1948). Plusieurs centaines de combattants accoururent dans ce qui était alors la capitale chinoise pour prendre part à une compétition particulièrement chaotique. Celle-ci marqua particulièrement les esprits, comme en témoignèrent nombre de journalistes, car elle ramena les affrontements entre maîtres et experts à leur dimension prosaïque, aucun pouvoir surnaturel ne s'étant manifesté lors des affrontements qui furent souvent particulièrement confus. Par ailleurs, certains chefs de file parmi les plus renommés n'allèrent pas au-delà des tests de sélection alors que des jeunes gens inconnus du grand public accédèrent à la célébrité du jour au lendemain. Finalement, les blessures furent si nombreuses qu'il fallut élire les quinze meilleurs combattants parmi lesquels se retrouvèrent les trois frères Zhu, Guofu accédant quant à lui à la première place⁶ ! Ce résultat étonnant valida la justesse des intuitions de ce dernier : les arts martiaux chinois devaient évoluer sur le plan du combat en s'inspirant du modèle de la boxe anglaise. En raison de ses compétences martiales et intellectuelles, Zhu Guofu fut nommé directeur de l'enseignement au sein de l'École centrale des arts martiaux chinois (Zhongyang guoshu guan 中央国术馆) première institution chargée de codifier et de promouvoir ces disciplines à l'échelon national. Il en profita pour développer la pratique du *sparring*, qu'il désigna sous le terme de *boji* 搏击, et introduire la boxe anglaise dans le cursus académique, ses deux frères prenant quant à eux en charge l'entraînement des équipes de combat



Zhu Guofu (illustration tirée du manuel *Liuhe tantui tushuo* 六合潭腿图说, 1936)

La domination de l'École centrale

En novembre 1929 à Hangzhou, dans la province du Zhejiang, se tint un nouveau tournoi national où Zhu Guolu fut le seul à se présenter. Cette rencontre qui avait été préparée activement par les

⁶ Notons que cette compétition comporta également une épreuve écrite portant sur la théorie des arts martiaux dont Guolu fut le lauréat ce qui atteste chez les frères Zhu un développement à la fois de la vertu martiale (*wu* 武) mais aussi de la culture lettrée (*wen* 文).

128 participants porta un nouveau coup au folklore des arts martiaux, les taoïstes et autres bonzes qui s’y risquèrent s’étant révélés de piètres adversaires. Là encore, les praticiens des styles du Nord montrèrent leur supériorité sur ceux du Sud, pour la plupart éliminés systématiquement dès leur premier combat. Mais surtout, cet évènement marqua la consécration de l’efficacité de l’enseignement prodigué au sein de l’École centrale puisque les dix meilleurs combattants du classement étaient tous reliés à cette institution. L’affrontement qui marqua le plus durablement les mémoires opposa le vétéran Liu Gaosheng 刘高升 au jeune Cao Yanhai 曹宴海 formé à l’École centrale. Liu comptait parmi les célébrités martiales de Shanghai où trois mille disciples suivaient son enseignement. Issu de la culture des compagnies d’escorte _ agences de sécurité liées à la culture traditionnelle des arts martiaux _ il avait la réputation de maîtriser les recettes d’invulnérabilité de la cloche d’or (*jinzhongzhao* 金钟罩) et de la chemise de fer (*tiebushan* 铁布衫) ainsi que de pouvoir fendre à mains nues des bambous épais comme le bras. De par sa force quasi surnaturelle, il incarnait l’image classique du héros tel un moderne Wu Song 武松, le fameux tueur de tigres du roman *Au bord de l’eau*. Quoi qu’il en soit, le colosse arrivé en fanfare perdit la face en se faisant renverser et battre aux points par un adversaire au gabarit nettement moins impressionnant. Les trois premières places furent finalement remportées par Wang Ziqiang 王子庆, Zhu Guolu et Zhan Dianqing 章殿卿 tous trois originaires du Hebei et camarades d’entraînement au point de partager équitablement entre eux leurs primes qui allaient de 5000 à 1000 yuan. Cette rencontre sonna également le glas de la réputation fantastique du taiji quan. En effet, aucun représentant de cette discipline qui se propageait alors dans toute la Chine ne fut capable de s’illustrer sur le ring. Un grand maître de taiji quan qui faisait partie des personnalités présentes ne ménagea pourtant pas ses critiques, visant notamment Zhu Guolu accusé de se détourner des principes des arts martiaux chinois. Mal lui en prit puisque Guozhen, qui était présent, réagit vivement en le défiant publiquement, une situation pénible dont le grand maître ne put sortir que grâce à l’intervention d’autres dignitaires... Il faut préciser ici que le réalisme des frères Zhu n’empêcha pas l’aîné de contribuer à la diffusion du taiji quan qu’il pratiquait lui-même dans sa version Sun pour ses bénéfiques prophylactiques, conviant certains experts, tel que Chen Ziming 陈子明, à venir partager leurs connaissances au sein de l’École centrale.



Ci-dessus, deux combattants lors du tournoi de 1929. Ci-contre Zhu Guofu.



Une vie dédiée aux arts martiaux

Bien que maîtrisant les trois principaux « arts internes » du courant Wudang (taiji quan, *xingyi quan* et *bagua zhang*), Zhu Guofu fut toujours critique quant aux fantaisies propagées autour de cette école dite « taoïste ». Lorsqu’il prit en charge l’enseignement de l’École centrale, cette institution venait de traverser une crise due à l’opposition entre les partisans des clans Wudang et

Shaolin dont les départements spécifiques furent supprimés. Une autre crise survint lorsque l'historien Tang Hao 唐豪 publia son *Étude sur Shaolin et Wudang (Shaolin wudang kao 少林武当考)* qui, en déconstruisant les mythes de ces deux familles martiales, suscita l'ire de nombreux maîtres. Heureusement, il reçut les soutiens musclés de Zhu Guofu et Wang Ziping 王子平, célèbre artiste martial musulman chinois, qui mirent rapidement fin aux velléités d'en venir aux mains⁷... Le soutien de Zhu ne se limita pas à approuver l'approche scientifique des arts martiaux chinois défendue par Tang Hao, puisqu'il avait déjà risqué sa situation pour faire libérer ce dernier alors qu'il était emprisonné en raison de ses sympathies communistes. Grâce à son intervention, Tang Hao put gagner le Japon où il poursuivit des études tout en s'intéressant de très près à l'évolution des arts de combat nippons. Après son retour en Chine, celui-ci était tout désigné pour conduire avec Zhu Guofu une délégation de l'École centrale aux 9e Jeux d'Extrême-Orient qui se déroulèrent du 24 au 27 mai 1930 à Tokyo. Guozhen était du voyage en tant que capitaine de l'équipe d'instructeurs parmi lesquels figuraient notamment les redoutables lutteurs Yang Fawu 杨法武 et Guo Shiqian 郭世銓. Au cours de leur séjour, ils assistèrent à des entraînements de kendo et judo qui furent l'occasion de comparer les techniques et notamment de mesurer les points forts et faibles de la lutte chinoise. Les combattants de la délégation, très efficaces dans le combat debout convinrent que le judo nécessitait une meilleure condition physique car les affrontements y duraient plus longtemps et se poursuivant au sol, contexte dans lequel ils se retrouvaient systématiquement en situation de faiblesse⁸.

En 1932, Zhu Guofu quitta l'École centrale pour devenir le directeur adjoint de l'Institut de formation militaire de la 34e armée dans le Hunan. Il y développa un ensemble de méthodes scientifiques de combat pour les soldats qu'il entraîna à la lutte, à la boxe, aux armes courtes et au maniement de la baïonnette (*ciqiang 刺枪*). Quatre ans plus tard, il s'installa dans la province du Sichuan où il fonda l'École d'arts martiaux de Chongqing (Chongqing guoshu guan 重庆国术馆), ville qui allait devenir le bastion du gouvernement républicain lors de la guerre d'agression du Japon (1937-1945). Pendant cette période marquée par d'intenses campagnes de bombardements son institution forma un très grand nombre d'étudiants dont la plupart étaient cadres dans l'armée, les instituts de formation militaire ou le gouvernement nationaliste. Ainsi, de nombreux hauts fonctionnaires du Guomindang tel Chen Lifu 陈立夫⁹, apprirent sous sa direction le taiji quan. À partir de cette époque, Zhu Guofu s'investit de plus en plus dans le secteur de l'éducation en enseignant les arts nationaux au sein de l'École normale et de l'université de Chongqing tout en s'engageant activement dans la recherche et l'expérimentation de matériaux pédagogiques. Peu avant la fondation de la République populaire de Chine et poussé par son profond patriotisme, il prit la décision de rester à Chongqing afin d'y poursuivre sa mission d'enseignement à l'université. Ses profondes compétences dans le domaine des arts martiaux l'amènèrent rapidement à occuper des postes au sein de la Fédération des sports de Chine et de l'Association chinoise de *wushu* 武术, nouvelle dénomination officielle pour les arts nationaux. En 1953, répondant à l'invitation du maréchal He Long 贺龙, il contribua aux programmes de formation de l'armée populaire de libération (APL) dans le domaine du close-combat. Malgré un indéfectible engagement au service de son pays, ses dernières années furent obscurcies par la révolution culturelle. Le maître d'arts martiaux et ancien cadre de l'armée du Guomindang était une victime toute désignée pour les gardes rouges. Persécuté à l'université de Chongqing et à son domicile, il décéda à l'âge de 77 ans le 15 juin 1968. À la même époque, un certain Bruce Lee commençait à se faire connaître sur la côte Ouest des États-Unis en critiquant les arts martiaux classiques et en se faisant l'avocat d'une recherche d'efficacité qu'il transposa à l'écran. Quarante ans plus tôt, Zhu Guofu avait déjà ouvert la voie d'un renouveau des arts de combat chinois qui, bien mieux et bien plus profondément que le Petit Dragon hollywoodien, fit dialoguer l'Orient et l'Occident, la tradition et la modernité.

José Carmona

www.shenjiying.com

7 Il faut noter que Zhu Guofu et Tang Hao reçurent l'enseignement du maître Liu Zhennan 刘震南 (1860-1934) de Shanghai, spécialiste de la « boxe des six coordinations » (*liuhe quan 六合拳*). Zhu Guofu publia ainsi un livre consacré à la technique de ce dernier.

8 Les matchs de lutte chinoise s'interrompent en effet lorsque l'un des protagonistes mord la poussière.

9 Chen Lifu (1900-2001) fut ministre de l'éducation dans le gouvernement de Tchang Kai-shek de 1938 à 1944.